

PETITJEAN Johann  
Université Aix-Marseille I  
Année scolaire 2003-2004

Le « tournant linguistique » en histoire : panorama d'une controverse

## INTRODUCTION

Indiscutablement, la critique historique est fondée sur des documents. Le travail de l'historien a le document, transformé par son questionnement et ses concepts personnels en source, pour centre.

Cependant, dire que le document est le centre de l'histoire pose problème. En effet, on constate que le renouvellement des histoires et des méthodes leur conférant leur nouveauté ne semble pas s'accorder au rythme des découvertes de documents inédits (re)trouvés selon les aléas des recherches archéologiques ou ceux du bon vouloir de certaines autorités politiques. Tous les historiens n'ont pas, dans leurs parcours professionnel et intellectuel, bénéficié de moments aussi vertigineux que la découverte des rouleaux de la Mer Morte ou l'ouverture des confidentielles archives soviétiques. Donc, si le travail critique de l'historien, sur ces documents qu'il tend à s'approprier par un travail personnel de conceptualisation, d'interrogation et de périodisation, est bien le centre de l'histoire, celle-ci avance par ses marges. L'historiographie est la matrice de renouvellement de l'histoire en ce qu'elle exprime les changements survenus dans l'ordre des questions des historiens. Un historien n'est pas un homme du passé. Une distance indépassable, quoi qu'on en dise, s'est creusée entre le temps de l'histoire et celui de l'historien. Il est indubitablement un homme du présent, et son travail se trouve de fait enraciné dans un temps social, intellectuel et personnel particuliers.

Comme le démontre avec justesse Antoine Prost, il existe une « historicité des questions historiques ».<sup>1</sup> Cette historicité est ce par quoi les questions de l'historien font évoluer l'écriture de l'histoire. En conséquence, il existe bien une légitimité quasi naturelle dans tout débat historiographique, à condition que celui-ci fasse avancer la connaissance.

Pour illustrer ce propos, nous allons examiner les tenants et les aboutissants d'une polémique qui, nourrie bien souvent d'incompréhensions et d'excès réciproques, a vu s'accroître et se diffuser une remise en question profonde de l'histoire sociale telle qu'elle fut pratiquée dans (presque) tous les milieux universitaires de la seconde moitié du XXe siècle.

Née dans le courant des années 1980 dans les cénacles des européenistes nord-américains, cette polémique concerne ce qu'il est convenu d'appeler depuis le « *linguistic turn* », et plus précisément la valeur et les modalités de son utilisation par les historiens. Il s'agit, pour reprendre les mots de Simona Cerutti d'examiner cette « attention renouvelée au langage des documents et aux catégories des acteurs sociaux »<sup>2</sup> dans le contexte précis de la remise en cause radicale de la pertinence des méthodes et des présupposés de l'histoire sociale marxiste et structuraliste à atteindre une connaissance fondée en vérité. Les historiens partisans de cette réaction historiographique sont, comme nous allons le voir, des historiens de la culture et du politique, des historiens « intellectuels » pour reprendre leurs propres termes. L'épicentre de la contestation est aujourd'hui désigné sous le nom d'« école de Cambridge » car, après le manifeste que représente le colloque de Cornell, c'est dans cette université que sont recensés le plus d'historiens et d'historiennes du politique, des idées et de la *gender history* faisant leur cette phrase-programme : « toute réalité est médiatisée par le langage et les textes, donc toute recherche historique est dépendante de la réflexion sur le discours »<sup>3</sup>.

Quel est alors le rapport entre cette histoire, que nous qualifions souvent de ce côté-ci de l'Atlantique et de la Manche « histoire des idées », et l'histoire sociale? Justement, le tour de force

---

<sup>1</sup> Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, pp. 79-101

<sup>2</sup> Simona Cerutti, « Le *linguistic turn* : un renoncement », dans Jean Boutier et Dominique Julia (dir.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Autrement, pp. 230-231

<sup>3</sup> Citée dans Gérard Noiriel, « La crise des paradigmes », *Sur la « crise » de l'histoire*, Belin, 1996

du « linguistic turn » réside moins dans l'appropriation par une poignée d'historiens très spécialisés des nouveaux outils de travail fournis par l'évolution des sciences du langage que dans leur prétention à réformer l'histoire dans sa totalité. Cette dynamique, disons-le, s'inscrit dans une mouvance plus générale encore : celle d'une réflexion de toute la profession sur une prétendue « crise » de l'histoire et des « paradigmes » sociaux au tournant du XXe et du XXIe siècle<sup>4</sup>. Nouveaux outils, nouveaux présupposés, nouvelles théories. Les zéloteurs du « tournant linguistique » en histoire sont, sans aucun doute, à l'origine d'une des plus intéressantes controverses historiographiques de ces vingt dernières années. En effet, ils ont non seulement apporté sur le devant de la scène historique de nouvelles méthodes de travail mais, partant, ils se sont aussi posés comme les fondateurs d'une discipline réformée, nettoyée des restes de l'histoire dite « totale » des *Annales* et de celle, non moins considérée comme archaïque, du social et des mentalités. Ce jugement de valeur, que nous examinerons dans le détail par la suite, à la lumière des arguments et des définitions proposés de part et d'autre de la controverse, se base sur la découverte d'un nouvel outillage intellectuel, produit notamment par les « déconstructionnistes » et le renouveau des sciences du langage et de l'analyse du discours. Par exemple, ce nouvel outillage a amené une contestation sans précédent du déterminisme à l'œuvre dans les différentes sciences sociales et tout particulièrement en histoire. Toutefois, il est très important de noter dès maintenant que les partisans du « tournant » ne se sont pas contentés, et ce dès le colloque fondateur de Cornell en avril 1980, d'un simple renouveau méthodologique appliqué au domaine étroit de l'histoire des idées, mais ont instrumentalisé ce processus pour parvenir en quelque sorte à un nouveau paradigme en forme de contestation globale des anciennes procédures historiennes.

Plusieurs questions semblent devoir être posées en conséquence de ce nouveau paradigme :

- 1) l'approche discursive des textes (qui, dans cette logique, ne sont plus de simples « documents ») permet-elle d'écrire une autre histoire que celle de la culture politique et des idées?
- 2) la « déconstruction » et le divorce du champ du discours avec celui du social rendent-ils encore possible de penser la société?
- 3) que devient alors la place de l'histoire dans le champ des connaissances à mesure que l'on s'éloigne du social au profit de sa représentation textuelle?
- 4) n'est-ce pas en définitive remplacer un dogme par un autre, un aveuglement par un autre, que de substituer le langage aux déterminations matérielles sur l'échelle des valeurs?
- 5) le « tournant linguistique » peut-il en fin de compte être autre chose qu'un simple outil de travail, ou, en d'autres termes, jusqu'à quel point le discours peut-il être considéré comme un accès à la compréhension des phénomènes sociaux?

Tout débat d'idées comporte une part d'incompréhension et de surdité réciproques, *a fortiori* lorsqu'une dimension idéologique ou morale nourrit les échanges<sup>5</sup>. Le « tournant linguistique », une nouvelle querelle de clocher? Probablement.

Néanmoins, l'examen critique et mesuré des arguments avancés de part et d'autre<sup>6</sup> nous amènera à voir ce qui peut encore être sauvé de ces échanges passionnés car, si l'on ne perd pas de vue ce que nous avons dit plus haut, il existe une part de légitimité dans tout débat historiographique, à condition bien entendu que celui-ci apporte une nouvelle pierre au chantier des connaissances.

Pour ce faire, et pour bien en saisir les enjeux, nous examinerons dans leur contexte politique, « historique », critique, intellectuel et professionnel les conditions de l'émergence du « tournant linguistique » en histoire. Dans un second temps, nous en étudierons les principaux agents et revendications tout en essayant de pointer ce qui nous semble être le noeud du problème à savoir comment un renouveau méthodique peut-il chercher à s'instituer comme un paradigme. Enfin, ceci étant posé, nous verrons dans quelle mesure le « tournant », malgré des apports considérables dans

---

<sup>4</sup>*Ibid.*

<sup>5</sup>Simona Cerutti, *op. cit.* Et, plus encore, l'article « Le linguistic turn en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures », *Enquêtes*, 5, 1997, pp. 125-140

<sup>6</sup>Cf notre bibliographie raisonnée en fin d'exposé

certains domaines, se trouve autant discrédité par ses nombreux paradoxes et contradictions que par la radicalité souvent excessive de ses partisans<sup>7</sup>.

## I. La genèse d'un nouveau courant historiographique

### 1.1 Contexte

Un courant historiographique est incompréhensible si on cherche à l'expliquer en dehors des conditions de sa production. Nous l'avons dit plus haut, l'historien est un homme du présent, et ce présent influe sans conteste sur la perception du passé que reconstruit l'historien. En ce sens, le contexte d'émergence du « tournant linguistique » aux États-Unis et en Angleterre dans les années 1980 fait sens.

#### 1.1.1 une situation politique particulière dans le monde anglo-saxon des années 1980

Premièrement, comme le souligne avec pertinence S. Cerutti<sup>8</sup>, les historiens concernés par le « tournant linguistique » sont essentiellement issus de la « nouvelle gauche » qui, sous les gouvernements de R. Reagan d'une part, et de M. Thatcher d'autre part, se sont penchés sur un phénomène culturel et politique particulièrement intéressant. Il s'agit de l'adhésion idéologique paradoxale d'individus et de groupes à des courants de pensée ouvertement contraires à leurs intérêts propres. Cet écart considérable constaté entre le champ du discours et de l'idéologie d'un côté et, de l'autre, celui d'une certaine « réalité sociale » fut sans aucun doute le point de départ d'une réflexion légitime sur une réestimation de l'adhésion du corps social aux normes et aux idées véhiculées par les pouvoirs politiques. On voit bien ici se dessiner une première brèche dans les traditionnelles procédures explicatives du rapport politique-société, au profit d'une certaine autonomisation du discours, ce qui, par voie de conséquence, amène à repenser autrement le social, hors des schémas préexistants traçant une simple ligne entre la réalité matérielle et l'idéologie. La situation politique de l'Angleterre et des États-Unis du début des années 1980 met ainsi en exergue les manques à penser de l'adéquation traditionnellement établie entre les comportements politiques et les enjeux sociaux.

A un autre plan, il ne faut pas perdre de vue que les années 1980 sont aussi le temps du triomphe de l'individu et de ce que les historiens nomme l'« effet retour de Chine », celui-ci venant se greffer à l'effet précédemment éprouvé par nombre d'intellectuels dans les années 1960, l'« effet retour de Moscou ». De la désillusion du marxisme comme puissance de transformation des sociétés à celle, corollaire, du marxisme comme puissance d'interprétation des phénomènes sociaux. Une conséquence commune de ces différents phénomènes est en effet d'avoir quasi définitivement discrédité la pertinence du collectif et du structurel comme facteurs explicatifs des comportements sociaux et culturels. N'oublions pas non plus que ces années sont aussi celles de la parution de nouveaux ouvrages sur les totalitarismes du XXe siècle, ouvrages mettant en lumière la dissociation de l'homme social de l'homme politique, à savoir la fameuse thèse de l'« homme double ». De ces ruptures sur le double plan intellectuel et idéologique ne pouvait sortir qu'un nouveau « tournant » dans la manière de faire de l'histoire, c'est-à-dire dans celle de concevoir les sociétés, à l'image, et de ce que fut, en son temps, la rupture proposée par les *Annales* vis-à-vis du positivisme.

#### 1.1.2 innovation et visibilité : une motivation professionnelle

---

<sup>7</sup>Nous prendrons pour exemple privilégié de ces excès que nous considérons comme une dénaturalisation des questions soulevées à l'origine l'article de Geoff Eley, « De l'histoire sociale au tournant linguistique dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Génèses*, 7, 1992, pp. 163-193

<sup>8</sup>S. Cerutti, « le *linguistic turn* : un renoncement », op. cit.

De plus, si l'on veut comprendre les raisons de la virulence et de la radicalité des attaques menées par les différents historiens anglo-saxons se réclamant du « tournant linguistique », il est nécessaire d'évoquer les particularités de leur situation professionnelle. En effet, le contexte universitaire nord-américain du début des années 1980, si l'on en croit Gérard Noiriel<sup>9</sup>, est celui d'une restriction globale des postes et de l'accès aux diplômes majeurs, d'où l'importance pour les concernés d'adopter une voie considérée comme originale et innovante et de clamer haut et fort, dans le but de s'octroyer un supplément de visibilité, la performance d'une telle voie. Un discours peu à peu se construit autour d'une véritable mythologie du « tournant linguistique » car ne semblent être performants et innovants que les historiens qui ont su prendre ce tournant. Bel exemple d'autolégitimation par le discours.

Ce n'est pas un hasard non plus si les historiens à l'origine du tournant sont des européanistes. Se situer, exister universitairement et éditorialement... Tout concourt *a priori* à faire du tournant non seulement un phénomène de génération, mais aussi une lutte pour la visibilité, c'est-à-dire une dynamique davantage tributaire des motivations professionnelles de certains que d'une volonté intellectuelle de grande ampleur de refonder le champ des connaissances.

## 1.2 Perspectives critiques

Toutefois, il serait injuste de notre part de nous arrêter à ces constats, réels, mais incomplets. Le « tournant linguistique » est aussi, d'aucuns préciseront « surtout », un vaste chantier intellectuel de contestation et de refus des méthodes et des présupposés idéologiques à l'œuvre dans les travaux menés par des chercheurs qualifiés de « déterministes » par leurs nouveaux détracteurs. Et nous touchons là à la raison principale de la dimension polémique de cette controverse.

### 1.2.1 la crise de l'histoire totale

Un premier monument à mettre à bas : les vestiges de l'« école des *Annales* » et la volonté d'aborder le fait social dans une perspective de compréhension totalisante. Comme le montre G. Noiriel, cette démarche est loin d'être le propre du « tournant linguistique » tant le thème d'une soi-disante « crise » de l'histoire traverse les divers courants historiographiques de ces dernières années, mais peu ont atteint un tel degré de radicalité dans leur contestation comme dans la teneur des solutions alternatives envisagées. Concrètement, il s'agit de revoir à la baisse les prétentions d'une histoire des phénomènes culturels expliqués par le biais d'un rattachement aux infrastructures économiques et sociales. Cette réévaluation épistémologique s'accompagne entre autres d'une certaine méfiance à l'égard des outils de statistique économique et de démographie historique, ainsi que du principe de causalité appliqué à la compréhension des phénomènes socioculturels.

Cette critique, légitime sous différents aspects, des postulats d'une histoire qualifiée de « totale », qualificatif derrière lequel on reconnaît sans mal les travaux de Braudel et Labrousse, est soulignée par une mise à distance du quantitatif comme paradigme de la méthode historique, et de l'« histoire des mentalités » comme panacée de la recherche historique. Ce qui pointe en amont de cette prise de position, c'est, incontestablement, la volonté d'en finir avec le « temps long », avec la « longue durée ». En effet, d'après Gareth Stedman Jones<sup>10</sup>, le choix de la longue durée n'est pas dénué d'*a priori* intellectuels sinon idéologique car il prend ses racines dans le fonctionnalisme, c'est-à-dire, selon l'auteur, dans une « trajectoire unilinéaire de la théorie de la modernisation ». En somme, ces critiques visent à éliminer du champ d'investigation de l'histoire toute forme de téléologie, au profit d'une analyse de l'action humaine sous l'aspect complexe et contradictoire qui est le sien, sous l'aspect de « séquences » dont la pluralité réelle et symbolique interdit les modèles et rejette tout déterminisme.

---

<sup>9</sup>G. Noiriel, *Sur la « crise »* op. cit.

<sup>10</sup>Gareth Stedman Jones, « Une autre histoire sociale? », *Annales ESC*, mars-avril 1998, pp. 383-395

### 1.2.2 le refus des déterminismes marxiste et structuraliste

Les mêmes présupposés méthodologiques et intellectuels sont à l'oeuvre dans le rejet massif, et parfois virulent, de l'histoire marxiste par les adeptes du « tournant ». Dans sa démarche anti-déterministe, ils ne pouvaient, en tout état de cause, passer à côté d'une dénonciation ferme de l'« image sclérosée des structures sociales » de l'histoire sociale marxiste. Il est impossible, selon G. Stedman Jones, de croire sérieusement en l'existence d'acteurs sociaux collectifs et cohérents. L'analyse déterministe de la « logique économique des comportements de groupe ou de classe » est une vue de l'esprit, une illusion idéologique, l'origine du mal qui semble ronger les sciences sociales en général. L'axe de recoupement de toutes ces perspectives critiques tient en une volonté sans précédent de fournir à la connaissance historique des analyses sociales non aliénantes. Par exemple, on ne peut plus, sans rougir, retomber dans les facilités, et donc dans les erreurs, commises par Albert Soboul qui voyait dans le mouvement sans-culotte une avant-garde du prolétariat urbain. Les catégories, sociales, économiques ou professionnelle, sont dangereuses car elles constituent une sorte de « prêt à penser » étranger aux perspectives heuristiques de l'historien.

De plus, les historiens du tournant, et son membre le plus radical, Geoff Eley en tête, considèrent que la vie matérielle n'est pas un angle d'attaque pertinent pour arriver à une quelconque compréhension des phénomènes sociaux ou culturels. Le matérialisme, en ce sens, doit être banni des travaux des historiens qu'il aliène et rend stériles. Si l'on devait s'arrêter aux perspectives critiques ouvertes par les historiens du « tournant », on pourrait objecter que leurs revendications ne sont pas si nouvelles ni si originales qu'ils veulent bien le laisser entendre et que d'autres, je pense ici tout particulièrement à la *micro-storia*, ont émis les mêmes réserves. Il faut donc chercher ailleurs l'originalité et l'essence de ce mouvement, notamment dans la nature des nouvelles alliances contractées, c'est-à-dire dans l'apparition d'un nouvel outillage intellectuel sur le devant de la scène historique.

### 1.3 Nouvelles alliances

Ainsi, l'histoire sociale est en « crise », en ruine ; pire, d'après Geoff Eley, elle n'est plus qu'un « monument funéraire »<sup>11</sup> dressé au milieu d'une « incertitude épistémologique générale ». Il ne s'agit plus d'appréhender les acteurs sociaux comme de simples vecteurs normatifs désincarnés, mais de travailler à la reconstruction des discontinuités et des irrégularités du social. Ce passage est celui qui mène du structuralisme à la « déconstruction ».

#### 1.3.1 la « déconstruction »

Notre propos ne vise pas à faire un résumé des thèses soutenues par les déconstructionnistes, ni à présenter dans le détail la pensée de Jacques Derrida. Dans le cadre de notre étude, une expression de ce dernier peut être retenue comme programme d'application de la « déconstruction » en histoire. Cette expression est : la « surdétermination diachronique du contexte ». En effet, le refus de tous les éléments que nous avons cités plus haut semble être présent ici, que ce soient la contestation du long terme, la négation des structures ou encore la fragilité du social perçu comme objet unique. En conséquence, il convient d'insister sur l'instabilité des catégories comme objets historiquement construits et ne voir dans leur fixité apparente que le produit des représentations et du discours des dominants à la recherche, justement, d'un moyen pour fixer le social à leurs propres représentations. Il s'agit d'une philosophie du sujet, d'une résistance posée face aux déterminations collectives et au conditionnement social, qui, dans le même élan, peuvent devenir des sujets d'étude. Ce passage, par le biais de la « déconstruction », de la lutte des classes à celles des représentations, convoque un certain nombre de dynamiques qu'il faut rappeler

---

<sup>11</sup>Geoff Eley, « De l'histoire sociale au tournant linguistique dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses*, 7, 1992, pp. 163-193

ici :

- 1) Le social est une construction discontinue, plurielle et contradictoire.
- 2) Les identités participent des mêmes réalités car elles doivent être comprises comme des pratiques sociales et culturelles réelles et symboliques dans un temps donné.
- 3) Au nom de la porosité des formes du social, il est nécessaire de réarticuler autrement les pratiques culturelles sur les différentes formes d'exercice du pouvoir.

Ainsi, le primat est accordé au politique, à ne pas confondre avec la politique comme art de gouverner, politique qui devient de fait le vecteur privilégié de compréhension des phénomènes sociaux.

### 1.3.2 sciences du langage et sciences politiques

L'éditorial des *Annales* ouvrant l'année 1988 se faisait l'écho d'un essoufflement structurel des alliances passées entre la géographie, la sociologie et l'histoire, ouvrant la voie à un changement dans le champ des systèmes d'interprétation, des méthodes et des objets de la discipline. En d'autres termes, cet éditorial, rappelé par Roger Chartier l'année suivante<sup>12</sup>, pouvait être compris comme une remise en cause de l'empirisme historien par l'émergence d'un nouveau principe de légitimation venu d'autres disciplines. Ces disciplines, principalement, sont les sciences du langage, les sciences politiques et la critique littéraire. Nous aborderons plus tard dans le détail les enjeux de l'approche discursive et de la textualité dans le rapport problématique qu'ils entretiennent avec la démarche historique. Toutefois, nous pouvons évoquer dès maintenant l'effort qui consiste à rendre compte de la liberté de acteurs politiques individuels en substituant, à l'aide des outils fournis par les disciplines citées ci-dessus, l'action en situation et la diachronie aux explications causales et structurales. Le constat est le suivant : puisque « à la linguistique saussurienne, on oppose la sémantique des situations ; contre les déterminations par *habitus*, on insiste sur la pluralité des modes de l'action ; la rationalité substantielle des acteurs économiques est récusée au nom des conventions et de la rationalité procédurales ; l'anthropologie structurale est contestée par l'étude des modalités et des effets de la mise à l'épreuve historicisée des cultures. »<sup>13</sup>, comment ne pas fonder une nouvelle histoire qui se réclamerait du « post-structuralisme » qui prendrait pour appui l'histoire de la culture et du politique, et pour paradigme l'approche discursive? Le reflux de la prétention de l'histoire à s'établir comme science et la remise en cause fondamentale de l'empirisme comme paradigme sont soutenus par le rejet de la formalisation et de la modélisation. En ce sens, l'histoire doit être apparentée à la critique littéraire et aux sciences politiques tout en empruntant les techniques d'analyse de la linguistique. Ce processus est sans conteste celui d'un retrait de l'histoire du giron des sciences sociales, retrait légitimé par R. Chartier selon « l'appropriation sociale des discours ».

## II. Une réforme méthodologique et un paradigme

### 2.1 Une bannière, un courant ou une évidence?

Mais le « tournant linguistique » est-il pour autant un courant? L'importance du texte et de son interprétation suffit-elle pour proclamer que dorénavant l'histoire est une matière littéraire. Et, de plus, l'usage des procédés d'analyse du discours en histoire peut-il être pertinent hors du cadre étroit de l'histoire des idées?

---

<sup>12</sup>Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, 6, novembre-décembre 1989, pp. 1505-1520

<sup>13</sup>Bernard Lepetit (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 13

### 2.1.1 Dominik La Capra, le colloque de Cornell (avril 1980) et l'histoire intellectuelle

G. Noiriél identifie un moment fondateur dans la genèse du débat sur l'usage de la linguistique en histoire : la tenue, en avril 1980 d'un colloque à l'université de Cornell sous la direction conjointe de Dominik La Capra et Steven Kaplan<sup>14</sup>. Envisagé dès le départ comme un manifeste, ce colloque est singulier, outre-atlantique, par l'importance et la nouveauté des influences assumées par ses participants. En effet, les actes de ce colloque fourmillent de références plus ou moins explicites (plus ou moins pertinentes?) à des auteurs aussi variés que M. Foucault, R. Barthes ou Derrida. Un point commun se dégage de toutes ces références dans la volonté de fonder en raison les sciences du langage et la critique littéraire comme les nouveaux alliés de l'histoire des idées<sup>15</sup>. Puisque la connaissance du passé est médiatisée par du texte, est décrétée inconcevable toute histoire qui ferait l'économie d'une réflexion sur le langage et le discours.

Dès lors, le « *linguistic turn* » s'affirme comme une évidence, comme une innovation fondamentale dans l'ordre des connaissances. Dans l'esprit de La Capra, non seulement la perspective textuelle est le seul moyen légitime de faire de l'histoire intellectuelle, mais elle est aussi l'unique manière d'écrire une histoire viable. L'histoire des idées opère en ce sens son propre recentrement et sa propre légitimation. Légitimité accrue en outre par l'aspect fédérateur de la nouveauté – incontestable – de l'intérêt porté aux sciences du langage en histoire. L'exemple de la participation de R. Chartier à ce colloque en est la meilleure illustration, malgré ses réticences manifestes à accepter les versions les plus radicales du tournant qui ne voient qu'une définition purement sémantique du travail du texte tandis que cet historien du livre et de la lecture s'est toujours présenté comme le défenseur d'une analyse à la fois textuelle et matérielle des documents.

### 2.1.2 un label universel?

Peu à peu, le « tournant » semble être devenu le maître mot des universitaires anglo-saxons, et de l'autoproclamée « école de Cambridge » en particulier. Dans le même temps, la polémique a progressé, envahissant la quasi totalité des débats historiographiques, débats souvent marqués au coin d'une incompréhension mutuelle. Mais dans le but de cerner de manière rigoureuse ce « tournant », G. Noiriél s'est attaché à en établir un recensement par le biais de la base de données fournie par *Historical Abstracts*. Le résultat est tout à fait étonnant car non seulement on ne rencontre qu'un très faible nombre de titres utilisant ouvertement l'expression « tournant linguistique », mais on assiste également à une évolution notable dans la formulation de ces mêmes titres : de l'interrogation préalable de Martin Jay à l'usage général du passé. Le « tournant » linguistique semble donc devenir une évidence, quelque chose d'incontestable, de prouvé. Toutefois, G. Noiriél préfère insister sur la démarche que sur le résultat. En effet, en dépit des efforts préliminaires et des vœux pieux successifs, le « tournant » n'est ni une école, ni un courant ; tout au plus un « label », une « bannière » proclamant sa propre légitimité et regroupant sous elle des courants et des directions différents dont le seul point commun tient dans l'intérêt porté aux sciences du langage et à l'approche discursive des documents.

## 2.2 Approche discursive

L'analyse du discours permet de construire des subjectivités dans et par des langages d'identification. Elle invite également à considérer les différentes modalités de dispersion du pouvoir tout en appréhendant la culture comme une construction discursive plus politique que sociale. De plus, cette nouvelle procédure rompt avec l'approche non culturelle du

---

<sup>14</sup>Dominik La Capra et Steven Kaplan (éd.), *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives*, Actes du colloque de Cornell avril 1980, Ithaca and London, Cornell University Press, 1982

<sup>15</sup>Contribution de Martin Jay au colloque sous la forme d'une interrogation : « Should Intellectual History take a LT? »

politique car l' « ordre du discours », si l'on suit avec attention la pensée de M. Foucault, est le champ conjoint des pratiques langagières et de la culture politique. L'approche discursive, en ce sens, ouvre la voie d'une nouvelle étude des comportements culturels et politiques.

### 2.2.1 le langage et l'histoire

Gareth Stedman Jones et les historiens européenistes de Cambridge se sont tout particulièrement intéressés à l'étude historique des langages politiques. L'approche discursive est de ce fait le moyen privilégié de compréhension des comportements et des cultures. Par exemple, tout comme le comportement démographique des campagnes françaises du début de l'époque moderne est inséparable de l'impact vécu des discours de la Réforme, la Grande Peur est avant toute chose un phénomène discursif.

L'analyse des discours se présente comme l'étude privilégiée des « régimes de vérité » du savoir. L'histoire intellectuelle convoque ainsi la critique littéraire comme cadre d'un nouvel historicisme, et creuse un sillon épistémologique dans lequel se rejoignent réflexions sur le sexe et le langage, l'anthropologie réflexive et la mise en narration du monde vécu, la « déconstruction » du social comme objet stable et l'analyse rhétorique formelle de l'économie. Par conséquent, et si l'on radicalise encore davantage ces cadres de l'analyse marqués au coin du « post-structuralisme », il n'existe plus de possibilité épistémologique d'établir avec certitude une quelconque séparation entre l'histoire et sa représentation textuelle car l'une et l'autre ne sont que fictions. L'histoire des idées et du politique devient alors un genre littéraire parmi d'autres, un espace politique de la critique littéraire.

### 2.2.2 un exemple : Keith Mickael Baker et la Révolution française

Pour illustrer ce point, prenons appui sur l'ouvrage de Keith M. Baker<sup>16</sup>. Il part en effet de l'idée selon laquelle l'interprétation économique labroussienne des origines de la Révolution française est insuffisante. La Révolution, en ce sens, et du fait du formidable renouveau historiographique dû au Bicentenaire, se trouve être un laboratoire privilégié d'application des thèses soutenues par les partisans du « tournant ». La rhétorique des révolutionnaires et des contre-révolutionnaires peut être envisagée comme autant d'espaces performatifs réévaluant et transformant la société. La notion d' « imagination politique » se trouve donc à la croisée des interrogations sur le langage et les symboles en ce que « l'autorité politique est affaire d'autorité discursive avant tout ». La Révolution est comprise comme un phénomène essentiellement politique et, partant, langagier. En effet, « si les révolutionnaires en vinrent à ressentir profondément que leurs actions et leurs déclarations prenaient le caractère d'une rupture radicale, cette affirmation, elle aussi, se constitua historiquement (et se développa rhétoriquement) à l'intérieur du champ linguistique ou symbolique existant ».

Le politique est le plan où viennent s'exprimer les acteurs singuliers ou collectifs mis en relation. Leurs pratiques discursives et symboliques qui s'y développent invitent l'historien à avoir une approche linguistique de la culture politique sans toutefois tomber dans l'excès inverse qui viendrait transformer les acteurs présents en de pures fonctions discursives. Le paroxysme de ce rapport discours/histoire est, selon K. M. Baker, incarné par la brochure de l'abbé Sieyès *Qu'est-ce que le Tiers-État?*.

### 2.3 Pour une refondation de l'histoire

Néanmoins, les problèmes et les définitions posés par K. M. Baker restent attachés au cadre particulier de l'histoire dite « intellectuelle ». Cet auteur n'est pas représentatif de

---

<sup>16</sup>Keith Mickael Baker, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIIIe siècle*, Paris, Payot, 1993 (trad. Louis Evrad, éd. Originale : *Inventing the French Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge-New York, 1990)

la frange la plus radicale des historiens du « tournant ». La qualité de son oeuvre et la pertinence de son propos tiennent justement en ce que l'approche discursive et symbolique demeure dans les limites strictes de l'histoire des idées, sans pour autant se proposer comme un paradigme définitif de la critique historique.

### 2.3.1 relation dialogique ou approche documentaire?

Nous touchons probablement ici au point le plus problématique des propositions des historiens ayant adopté le « tournant linguistique ». Problématique en ce qu'il sape véritablement un des fondements majeurs de la démarche historique, à savoir le travail sur documents. En effet, si on accepte de pousser jusqu'au bout la réflexion critique de l' « empirisme » des historiens, cela revient à substituer l'approche dialogique à l'approche documentaire. C'est bien que que semble sous entendre G. Stedman Jones<sup>17</sup> en portant le discrédit sur les « détails infimes des archives de l'histoire événementielle ». L'étude historicisée des langages politiques, aussi pertinente et légitime soit-elle, accuse un écueil incontournable : le statut des sources. Loin de nous l'idée de hiérarchiser les sources de l'historien en fonction de leur support. Il n'y a pas, *a priori*, plus de valeur historique dans un registre paroissial que dans les mémoires d'un cardinal ou dans corpus d'affiches publicitaires. Cependant, il semblerait bien que l'attention portée à la textualité des documents construise une nouvelle échelle de valeurs entre d'une part les archives bonnes pour la « vieille » histoire événementielle, et d'autre part, celles de la « noble » histoire intellectuelle!... Ce parti-pris n'est pas tenable. Ou alors à une condition : oublier la nature et les enjeux du métier d'historien, et accepter de devenir critique littéraire.

### 2.3.2 des sciences sociales à la critique littéraire

Évidemment, cette démarche est tout à fait marginale, même si, à regarder de plus près, cette énième tentative de sortir l'historien de l'histoire recoupe les préoccupations des chercheurs de la micro-histoire et de tous ceux qui militent pour redonner à la biographie ses lettres de noblesse. N'est-ce pas là un aveu d'échec quant à la possibilité des historiens de surmonter leurs propres contradictions? Cet effort que l'on peut juger méritoire ou excessif, c'est selon, n'est-il pas *in fine* la conséquence du vide laissé par le reflux du marxisme et du structuralisme? Ne voyons-nous pas ici la preuve irréfutable que le « tournant linguistique », loin d'avoir remplacé un paradigme par un autre, s'est enfermé dans ses propres contradictions? La « déconstruction », appliquée à l'histoire, ne sonne-t-elle pas le glas de la démarche heuristique qui doit rester celle de l'historien? Ainsi, à considérer principalement la société comme un agrégat de « pratiques discursives », l'histoire s'éloigne des sciences sociales et entre dans la critique littéraire. Mais, entendons-nous bien, ce constat que nous faisons n'est en aucun cas un jugement de valeur. Il serait vain en effet d'entrer dans une polémique inutile pour décider de ce qui a le plus de valeur ou de légitimité entre les sciences sociales et la critique littéraire. Par conséquent, nous devons nous interroger dès à présent sur la valeur réelle du « tournant linguistique » en histoire.

## III. Le « tournant linguistique », renouveau ou renoncement?

### 3.1 Des apports incontestables

Vouloir prendre ses distances avec l' « histoire des mentalités » ou avec une quantification systématique du propos historique telles que l'ont pratiqué de nombreux historiens depuis la fondation des *Annales* peut être considéré comme une première avancée, un

---

<sup>17</sup>Gareth Stedman Jones, « Une autre histoire sociale? », op. cit.

premier renouveau. Vouloir en finir avec la vie matérielle comme critère d'analyse des sociétés et des cultures est une démarche qui peut être défendue. Toutefois, les apports majeurs du « tournant » en histoire sont à situer ailleurs : dans la naissance de la *gender history* d'une part, et dans le renouveau des travaux portant sur les cultures politiques d'autre part.

### 3.1.1 la *gender history*

L'étude historique des stratégies discursives des individus et des groupes, couplée avec une réflexion sur leur place, leur visibilité et leurs conventions pose les jalons d'une recherche sur la notion de genre. La sémantique des situations participe également de la même dynamique. Mais la place qu'occupe la *gender history* au sein du « tournant linguistique » dépasse de beaucoup ces simples intentions méthodologiques. La « déconstruction », telle que l'entend Joan Scott<sup>18</sup> par exemple, invite à reconsidérer les situations sociales par le prisme du langage, c'est-à-dire comme des intentions discursives historiquement construites. D'après cette historienne, l'erreur fondamentale des premières histoires féministes fut d'oublier la nécessité de se définir en fonction d'une « théorie épistémologique » qui lui donnerait une existence intellectuelle et politique. La *gender history* en ce sens, n'est pas qu'un type d'histoire possible parmi d'autres. En s'apparentant avec le « post-structuralisme », elle permet de prendre une autre voie dans la compréhension du social. Le genre, dès lors, peut devenir une catégorie d'analyse et de pensée pertinente sur le plan intellectuel, mais aussi politique, à la croisée des discours et des représentations. Incontestablement, cette histoire pensée selon le genre déplace les réflexions des chercheurs sur un autre champ, pratique et théorique à la fois, comme une invitation à reconsidérer en profondeur les fondements de la connaissance des sociétés.

### 3.1.2 pour une nouvelle histoire des cultures politiques

L'approche discursive et symbolique des phénomènes socioculturels, pris dans leur instabilité essentielle, construit une nouvelle manière d'appréhender le politique. Premièrement, d'après K. M. Baker<sup>19</sup>, cette instabilité appliquée au politique se présente comme un retour inévitable au temps court, c'est-à-dire à l'étude des événements dans leur immédiateté. Ensuite, ce que l'auteur nomme l'histoire de la « culture politique », dont les possibilités sont celles du langage et des enchaînements et des rencontres de discours complémentaires ou contradictoires, cette « culture politique » est un renouvellement de l'histoire des identités et des trajectoires culturelles et politiques. De plus, l'histoire intellectuelle, ainsi renouvelée, en mettant en exergue les pratiques discursives et symboliques des différents acteurs, enrichit les travaux sur les normes circulant dans le corps social. En effet, cette fluidité reconnue des situations fait sortir la notion de norme du carcan dominant/dominé qui informe traditionnellement les travaux des sciences sociales sur le culturel et le politique. Ce qui émerge ainsi de cette nouvelle manière de voir, c'est le rapport de « convention » qui règle, provisoirement, le rapport des individus et des groupes aux normes d'une société, que ce soit sur le plan culturel au sens large, ou politique au sens étroit. Cette histoire intellectuelle est une histoire des « séquences », qui privilégie à la fois le temps court et la multiplicité des voix et des identités dans l'expression des différents faits sociaux. Cette histoire est donc une histoire de la conjoncture.

## 3.2 Contradictions et paradoxes

Néanmoins, malgré ces apports sectoriels considérables, de nombreuses contradictions émergent des propos et des idées relatifs au « tournant linguistique ». Et il est également intéressant de noter qu'en voulant mettre à mal les anciens dogmes déterministes qui, selon eux, régissaient jusqu'alors les sciences sociales, ces historiens n'ont, en définitive, que

---

<sup>18</sup>Joan Scott, *Gender and the politics of history*, New-York, Columbia University Press, 1988

<sup>19</sup>Keith M. Baker, *op. cit.*

substitue un dogmatisme à un autre.

### 3.2.1 des positions intenable et des erreurs théoriques

Un premier paradoxe réside dans la volonté de modernisation qui agit comme matrice du « tournant ». En effet, pourquoi, dans cet esprit d'innovation et dans cette recherche de nouvelles alliances, avoir si peu utilisé les apports de la philosophie analytique alors qu'il s'agit, sans conteste, d'une réflexion théorique capitale et dynamique sur le langage? Pourquoi, ensuite, ne pas avoir tenté un rapprochement avec une autre histoire, celle des « concepts », que l'on doit à Reinhard Koselleck qui, elle aussi, se présente comme une nouveauté fondamentale dans la pensée historique de la fin du XXe siècle?

Plus encore que des choix paradoxaux, il existe au sein même des propositions du « tournant » des contradictions que l'on ne peut passer sous silence. Richard Rorty fut une des principales inspirations pour les historiens du tournant<sup>20</sup>. Toutefois, quelques années plus tard, et devant la radicalisation et les prétentions systémiques de certains historiens, l'auteur semble s'en défendre : « en partant de l'idée que nous ne pouvons pas penser sans concepts ni parler sans mots, elles [les personnes qui refusent toute valeur aux réalités extra-linguistiques] infèrent faussement que nous ne pouvons penser ou parler que de ce qui a été créé par notre pensée ou par notre discours »<sup>21</sup>. En ce sens, il semblerait que le « tournant » soit victime de sa propre radicalisation.

Enfin, bien que certains se soient, à l'image de John Toews<sup>22</sup> ou de Geoff Eley, autoproclamés novateurs, certains points de méthode ont déjà été auparavant éprouvés. G. Noiriel estime par exemple que la nécessité de déconstruire les entités collectives préexistantes afin de rendre compte au plus près des mécanismes sociaux et culturels se trouve déjà dans les propositions méthodologiques de Max Weber pour fonder la sociologie compréhensive.

### 3.2.2 un nouveau dogmatisme

D'autre part, en voulant s'affranchir des déterminismes objectivistes au moyen de la « déconstruction » et des perspectives dialogales de la culture, il semblerait que certains, et Gareth Stedman Jones et Geoff Eley en particulier, tombent dans une nouvelle aliénation, celle construite par les présupposés des philosophes fondationnalistes. Il n'est pas utile d'entrer plus en avant dans ce débat qui, en fin de compte, n'est qu'un combat d'opinion, mais rappelons toutefois la stérilité d'une controverse qui reprend, terme à terme, les vieilles lunes des polémiques philosophiques, entre objectivité des structures et subjectivité des représentations, entre vécu empirique et langage, entre corps social et préexistence de l'individu.

Il convient également de souligner qu'en plus d'une mauvaise compréhension de certaines questions philosophiques et d'une utilisation souvent trop radicale et réductrice des méthodes des sciences du langage, ces historiens, par l'atomisation de leur « courant » entre différents pôles et par l'absence d'une méthode cohérente et explicite, ont contribué à détourner le « tournant linguistique » de son sens original. En effet, en se refusant, la plupart du temps à la tâche d'une définition claire, ils participent d'une certaine fuite en avant intellectuelle qui ne repose en définitive que sur quelques arguments d'autorité empruntés tour à tour à J. Derrida, J.-F. Lyotard ou M. Foucault. Dans le même temps, le travail de G. Noiriel sur les entrées bibliographiques nous montre bien que ce souci presque générale de ne parler qu'au passé du « tournant » est une preuve, parmi d'autre, d'une certaine forme de faiblesse intellectuelle, pire, d'un nouvel impérialisme épistémologique. Impérialisme en ce que les articles que nous avons étudiés sont quasiment tous tournés vers le même objectif, à savoir imposer non seulement le textualisme comme méthode unique de l'histoire intellectuelle, mais aussi de faire de cette dernière l'unique moyen viable d'écrire

---

<sup>20</sup>Richard Rorty, *The linguistic turn. Recent essays in philosophical method*, The University of Chicago Press, 1967

<sup>21</sup>R. Rorty, *Conséquence du pragmatisme*, Paris, Seuil, 1982

<sup>22</sup>J. Toews, « Intellectual History after the LT : the autonomy of meaning and the irreducibility of experience », *American Historical Review*, n° 4, 1987

l'histoire. Une tautologie soutient en définitive tout cet ensemble : puisque le « post-structuralisme » est une révolution du champ des connaissances, s'en réclamer c'est être à la pointe du renouveau intellectuel. En ce sens, il apparaît que le « tournant linguistique » est moins un renouveau des connaissances que l'imposition d'une nouvelle échelle de valeurs.

### 3.3 Un « renoncement » scientifique

Cet argument est celui défendu par S. Cerutti dans l'ouvrage collectif *Passés recomposés*<sup>23</sup>. L'historienne y interprète l'écart du plan du discours avec celui du social comme un divorce définitif, et la « déconstruction » comme une disparition formelle de la société comme objet d'étude.

#### 3.3.1 la nécessité de l'archive

L'histoire, en se rapprochant de sciences politiques et de la critique littéraire, laisse en route un part non négligeable de ses sources. En effet, quand G. Stedman Jones stigmatise les archives de l'histoire événementielle, ce sont les fondements du métier de l'historien qui se retrouvent dénigrés. Certes, l'histoire intellectuelle peut tirer son propos de sources dites « littéraires ». Certes, l'étude des rhétoriques politiques peut se contenter d'une analyse des constructions discursives. Certes la culture est affaire de langages. Mais peut-être existe-t-il ici un pas qu'il ne faudrait pas franchir, un pas qui nous mènerait à une histoire uniquement textuelle, centrée sur le travail de textes « littéraires » ou « politiques ». Ce pas, selon nous, se ferait dans l'oubli du « document », et c'est justement la valeur du document qui est en danger lorsque s'affirment les prétentions à ne travailler que sur du « texte ». Pour illustrer ce point, nous pouvons revenir aux propos de D. La Capra qui ne prennent le document que dans son potentiel à être un texte. Nous pensons au contraire que la valeur de toute histoire dépend du document, du travail en archive sur des sources de natures, d'échelles et de finalités différentes. En ce sens, le « tournant linguistique » est un mauvais procès car, au lieu de s'opposer, approche discursive et approche documentaire, au même titre d'ailleurs que structures et situations, sont complémentaire. Vouloir faire sortir l'histoire des salles d'archives au profit des seuls textes littéraires et politiques est une démarche en forme de renoncement, renoncement à interpréter les phénomènes du passé dans leur complexité, renoncement à être historien. En s'inscrivant dans le champ de la théorie, et non plus dans celui de la connaissance, en passant du statut d'outil à celui de paradigme, le « tournant » s'est radicalisé et s'est présenté, en histoire, comme sa propre caricature et, de fait, ne possède absolument plus aucune valeur heuristique.

#### 3.3.2 le social introuvable

Il n'est pas question de revenir sur le constat de l'existence de moments de désolidarisation entre les idéologies et la réalité sociale. Cependant, ce problème, aussi complexe soit-il, ne peut raisonnablement être résolu par le parti-pris d'une autonomisation absolue du langage vis-à-vis des pratiques sociales. Le « *linguistic turn* » en se centrant sur l'intérêt politique et culturel des constructions discursives dissout le social et lui refuse, paradoxalement, toute forme d'autonomie. Le « tournant » est celui d'un renoncement, sceptique, à la possibilité pour les sciences humaines, d'approcher et de reconstruire, en dehors des représentations, des réalités passées. La société est-elle sérieusement réductible à des pratiques discursives? L'approche textuelle des documents et l'appréciation langagière du culturel rendent-elles encore pensable la société? Il semblerait en définitive que l'application du « tournant linguistique » et de la « déconstruction » en histoire soit un refus massif de retrouver et de comprendre les sociétés, au profit d'une interprétation littéraire et politique confuse, et, surtout, incomplète.

---

<sup>23</sup>S. Cerutti, « le *linguistic turn*... », op. cit.

## CONCLUSION

En fin de compte, le « tournant linguistique » est une thématique devenue, par la répétition polémique de quelques uns, un changement de paradigme. La radicalité de propos et des méthodes de ces historiens en quête de visibilité et de reconnaissance a finalement abouti à une dénaturation du projet initial. Par conséquent, notre propos a visé à séparer autant que possible le « tournant » comme renouvellement méthodologique nourri par des apports extérieurs à l'histoire, et le « tournant » comme courant.

Afin de sortir de la controverse, et ne pas tomber dans l'excès inverse – ce qui fut d'ailleurs souvent le cas chez les historiens des sociétés – et de ne pas diaboliser les avancées incontestables que représentent en histoire l'analyse des discours ou l'étude de la pluralité des modes de l'action, il est devenu nécessaire de revenir au « tournant linguistique » sous sa forme première d'outil intellectuel. Les paradigmes et les polémiques, lorsqu'ils sortent du champ de la connaissance, n'apportent rien d'autre que des combats d'opinions, à grands renforts d'arguments d'autorité. Au contraire, il convient de voir en l'analyse du discours un moyen utile et parfaitement légitime de faire de l'histoire, c'est-à-dire de rendre à la linguistique renouvelée la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter, celle de science connexe. L'approche discursive n'est pas en soi à bannir des travaux historiques, mais elle n'est pas non plus l'unique moyen de faire de l'histoire. Cette controverse, en définitive, est un faux débat une fois restitués ses différents enjeux. La textualité peut alors être considérée par exemple comme légitime, à condition de l'entendre comme un moyen, parmi d'autres, de travailler sur les identités, les acteurs politiques, l'analyse de correspondances, le statut de l'écrit, de la parole ou de la mémoire.

Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que l'histoire est – et doit rester – une démarche de compréhension des sociétés fondée sur des documents variés et complémentaires. De même, les vieilles lunes du statut de la vérité en histoire et du rattachement de celle-ci aux sciences sociales ne doivent pas faire oublier qu'une littérature assumée et mesurée n'est en aucun cas incompatible avec une démarche heuristique et que le scepticisme, en histoire, est une gageure.

## BIBLIOGRAPHIE

BAKER Keith Mickael, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIIIe siècle*, Paris, Payot, 1993 (trad. Louis Evrad, éd. Originale : *Inventing the French Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge-New York, 1990)

CERUTTI Simona, « Le *linguistic turn* : un renoncement », dans BOUTIER Jean et JULIA Dominique, *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Autrement, 1995, pp. 230-231

- « Le *linguistic turn* en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures », *Enquêtes*, 5, 1997, pp. 125-140

CHARTIER Roger, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, pp. 1505-1520

ELEY Geoff, « De l'histoire sociale au tournant linguistique dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses*, 7, 1992, pp. 163-193

LA CAPRA Dominik et KAPLAN Steven (éd.), *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives*, Actes du colloque de Cornell avril 1980, Ithaca and London, Cornell University Press, 1982

LEPETIT Bernard (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995

MAYFIELD M et THORNE S, « Social history and its discontents : Gareth Stedman Jones and the politics of language », *Social History*, mai 1992

NOIRIEL Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Belin, 1996

RORTY Richard, *The linguistic turn. Recent essays in philosophical method*, The University of Chicago Press, 1967

- *Conséquence du pragmatisme*, Paris, Seuil, 1982

SCOTT Joan, *Gender and the politics of history*, New-York, Columbia University Press, 1988

SEWELL William H., *Gens de métiers et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983

STEDMAN JONES Gareth, *Language of class. Studies in English Working Class History (1832-1982)*, Cambridge University Press, 1983

- « Une autre histoire sociale? », *Annales ESC*, mars-avril 1998, pp. 383-395

TOEWS John, « Intellectual History after the LT : the autonomy of meaning and the irreducibility of experience », *American Historical Review*, n° 4, 1987